

**La description du paysage poétique
dans *Alcools* de Guillaume Apollinaire**

وصف المشهد الشعري في الديوان الشعري الكهولياح للشاعر

الفرنسي جيمس أبولينير

إعداد

جاوول أحمد الصاوي حسن

Résumé

La description du paysage poétique dans *Alcools* de Guillaume Apollinaire

Dans cette étude, nous souhaitons explorer la manière dont le paysage est dépeint dans le recueil "*Alcools*" de Guillaume Apollinaire. Explorant les méandres de la thématique interrogative, nous plongeons dans l'écriture des paysages, naviguant entre l'urbain et le rural pour en extraire des interprétations riches. De Paris à Londres, d'Amsterdam à l'espace rhénan, nous disséquons les multiples facettes et symboliques des environnements citadins et campagnards, nous laissant emporter par la poésie des lieux.

Les paysages racontent l'épopée du poète en quête d'exploration et de connexion avec le monde. Parmi les éléments qui captivent le poète, il y a cette contrée où il se plonge et qui laisse une empreinte affectueuse dans son esprit. Issu de ses périples dans ces contrées, la poésie sensuelle d'Apollinaire prend vie pour animer la pulsation régulière de son être.

Le paysage règne en maître et en maître incontesté tout au long de cette collection à la manière d'Apollinaire. Notre analyse s'attache à décortiquer un schéma dépeignant les traits fondamentaux du décor qui reflète l'état d'esprit des personnages des poèmes. Ainsi, notre but est d'explorer à la fois le paysage urbain et rural.

Cette étude explore la manière dont le recueil "*Alcools*" de Guillaume Apollinaire parvient à capturer et à symboliser à la fois l'effervescence urbaine et la quiétude villageoise. Comment ces décors contrastés participent-ils à la déchéance des personnages principaux des poèmes analysés dans l'œuvre?

Les mots-clés:

Paysage citadin – paysage villageois – ville brumeuse – Paris – Londres – Amsterdam – Souvenir ému et malheureux – ville fleurissante – paysage rhénan.

مخلص

وصف المشهد فى الديوان الشعري الكحوليات للشاعر الفرنسي جيوم أبولينير

ينقسم البحث إلى موضوعين رئيسيين تسبقهم مقدمة وتذيلهم خاتمة وقائمة مراجع. يدرس ويحلل هذا البحث تجسيد المشهد وتأويله فى الديوان الشعري " الكحوليات" للشاعر الفرنسي جيوم أبولينير وذلك من خلال الطريقة التى يتم من خلالها وصف وكتابة المشهد المكانى. فيعتمد سياق هذا البحث على دراسة المشهد المدنى ومثيله الريفى متتقلين من أحدهم إلى الأخر لنتمكن من عرض وشرح تأويلات هذين المشهدين. وعليه يقوم البحث بدراسة السمات الرئيسية للمشهدين المدنى والريفى وتأثيرها على اشخاص القصائد المتتالية بالتفصيل.

علاوة على ذلك تقوم هذه المشاهد بوصف المغامرات العاطفية للشاعر المولع والمهيمن عليه فكرة السفر والتجوال بين باريس ولندن وامستردام وأيضا الريف الخاص بمنطقة نهر الراين. يستدعى الشاعر هذه المناطق حيث يكتشف مشاهد ممزوجة بمشاعر سعيدة وتعيسة فى نفس الوقت.

يلعب المشهد دور رئيسى ومهم تقريبا فى كل قصائد الديوان الشعري "كحوليات". لذا فقد إنصب إهتمامنا على دراسة المشهدين الريفى و المدنى من خلال فحص نموذج يجسد السمات الرئيسية للمكان لهم والذى يصف لنا حالة المعاناة التى يعيش فيها أبطال القصائد.

ويقوم هذا البحث بالإجابة على تساؤلات كثيرة أهمها: كيف يجسد الديوان المشهدين موضوع البحث؟ أيضا كيف ساعدت حالة هذين المشهدين فى هدم شخوص الأبطال لقصائد هذا الديوان؟

الكلمات الإفتاحية:

المشهد المدنى - المشهد المدنى - المدينة الطبائية - باريس - لندن - أمستردام - ذكرى سعيدة ومؤلمة.

Introduction

En explorant les poèmes d'Apollinaire, nous plongeons au cœur des paysages singuliers des villes et des campagnes. Invitons-nous à déambuler à travers ces décors avec une lenteur délibérée, afin de scruter les détails qui les façonnent et les caractéristiques qui les distinguent.

Dans le recueil "Alcools" d'Apollinaire, l'exploration des paysages révèle une sensibilité profonde qui célèbre la diversité de la nature. Les décors qui captivent notre regard oscillent entre l'urbanité frénétique et la quiétude champêtre.

De quelle manière se matérialise la vaste notion du paysage au sein d'une composition poétique? Quels sont les schémas et les axes majeurs susceptibles de guider l'interprétation et la signification qui en émanent?

1- Le paysage urbain et son interprétation: la ville

Le recueil d'Apollinaire met en avant la peinture des décors citadins, ces territoires évoquant à la fois les rues de Paris, ville natale du poète, où se mêlent les souvenirs émouvants du protagoniste et de son amante, et d'autre part, les villes lointaines comme Londres ou Amsterdam, ravivant une nostalgie au fil d'un voyage sans fin.

Au cœur de l'agitation urbaine, nous plongerons dans la relation entre l'homme et la ville. Pour le poète étudié, chaque coin de rue recèle un fragment d'humanité, un écho du passé. Ainsi se pose la question: Comment traduire la complexité des paysages urbains, miroirs des tourments intérieurs du poète? Dans cette première exploration, nous suivrons le protagoniste à travers les rues de la cité, où chaque lieu réveille le souvenir lancinant de l'abandon de l'être aimé. Nous scruterons les cicatrices de cette rupture, défiant la solitude qui imprègne l'espace citadin.

En outre, nous explorerons les particularités de l'urbanité selon Guyaume Appolinaire, en examinant la manière dont la douleur de l'amour se manifeste à travers ce décor urbain et ses éléments.

Explorons maintenant la diversité des regards qui façonnent notre vision de la cité. Dans le recueil "Alcools", les cités telles que Paris, Londres ou Amsterdam, deviennent les repères spatiaux de certains poèmes, guidant ainsi leur parcours.

- **Paris, premier paysage:**

Tout d'abord, nous suggérons d'explorer l'un des décors saisissants chez Apollinaire: le paysage de Paris où le poète se remémore la femme qui a rejeté son amour. Dans *Alcools*, le poète met en lumière l'influence cruciale des paysages parisiens sur sa vie et son œuvre poétique.

Dans l'étude du paysage parisien, l'idée est d'explorer trois des poèmes les plus emblématiques d'*Alcools*, à savoir « *Le Pont Mirabeau* », « *Cors de chasse* » et « *Zone* », pour identifier des endroits spécifiques. Ainsi, on observera comment, à travers les différents lieux qui façonnent la ville de Paris, on parvient à maintenir la présence des êtres aimés. Ces poèmes font référence à Marie Laurencin, une peintre avec laquelle le poète entame une relation de cinq ans, marquée par l'influence significative qu'elle exerce sur sa sensibilité.

Le poème "*Le pont Mirabeau*", paru en février 1912 dans *Les Soirées de Paris*, se structure en quatre strophes accompagnées de quatre refrains. Ainsi, le nombre de strophes est égal au nombre de refrains, créant une harmonie singulière dans l'ensemble de l'œuvre.

Les premières pages de ce poème dressent le décor où se déroulent la plupart des événements: le pont Mirabeau, la Seine, le chemin d'Auteuil (également présent dans "*Zone*" et "*Vendémiaire*"). Pour évoquer un souvenir obsédant, le personnage principal met en parallèle le paysage environnant et ses pensées tourmentées.

La première strophe se déploie en deux dimensions. D'une part, le protagoniste se tient sur le pont, observant le cours de la Seine. D'autre part, son esprit vagabonde, évoquant des souvenirs d'amour ("nos amours") et de résilience ("La joie venait toujours après la peine"):

« *Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienn
La joie venait toujours après la peine* »¹

Dans la seconde strophe qui suit, l'allégorie du couple et celle du pont se confondent totalement. Face à face, les deux amants gardent leurs mains entrelacées, pendant que glisse sous l'arche de leurs bras l'eau fatiguée des regards éternels:

« *Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse* »²

Cependant, dans l'expression poétique "sous / Le pont de nos bras passe / [...] l'onde si lasse", on peut voir une évocation de la fin de l'amour. En effet, elle met en lumière la fragilité de l'amour, sa nature éphémère et épuisante, le soumettant à l'épreuve du temps.

Les flots du fleuve poursuivent leur course incessante, refusant tout retour en arrière. Cette constance évoque subtilement l'idée de la disparition des sentiments amoureux, comme si l'amour lui-même se laissait emporter par le courant impitoyable. Ainsi, on pourrait affirmer poétiquement que "l'amour s'en va comme cette eau courante". L'écoulement inexorable de la Seine confère à cet amour une dimension pathétique, révélant la mélancolie du

¹ Alcools, « *Le Pont Mirabeau* », pp. 16-17, p. 16.

² *Ibid.*

protagoniste face à cette fuite inéluctable. Par cette métaphore aquatique, le poème capture magistralement la notion de l'écoulement du temps et des affections, symbolisant leur évanouissement rapide et irrévocable, emportés pour toujours par le flot impétueux:

« *Passent les jours et passent les semaines*

Ni temps passé

Ni les amours reviennent

Sous le pont Mirabeau coule la Seine »¹

Le poème débute et s'achève sur le même vers, tel un écho de la continuité de la vie, telle la Seine poursuivant son cours sans jamais regarder en arrière. Ainsi, le paysage, immuable, se révèle comme un témoin silencieux de cette perpétuité. Alors que les minutes s'envolent et que l'avenir se profile à l'horizon, le personnage se retrouve figé, solitaire, sur le pont Mirabeau:

« *Vienne la nuit sonne l'heure*

Les jours s'en vont je demeure »²

Le Pont Mirabeau, tel un miroir de l'âme humaine, suscite des tourments face à la frénésie du monde contemporain. Déconcerté par l'impossibilité de se dissoudre dans la masse anonyme ou de s'acclimater à l'indifférence ambiante, l'homme se retrouve acculé à sa propre solitude.

Dans d'autres poèmes, la ville d'origine est dépeinte de manière plus intense et chargée d'émotions. Apollinaire revient à plusieurs reprises sur cette évocation de sa ville natale dans un autre poème : il s'agit de "Zone". Paru en décembre 1912 dans Les Soirées de Paris, Ce dernier se présente comme le poème inaugural d'Alcools (1913). Il se distingue par sa longueur, comptant trente-quatre strophes de tailles variées, allant du monostiche à une série de vingt-neuf vers.

¹ *Ibid*, p.17.

² *Ibid*, p. 16.

Selon Jean Roudaut, ce poème ne se limite pas à exprimer un désespoir individuel, mais dépeint plutôt le voyage à travers un territoire de souffrances. Il prend la forme d'une balade à travers les rues de Paris.

Au fil de son périple dans « *Zone* », le personnage principal observe la cité et ses coutumes, tout en se replongeant dans ses souvenirs passés. Tel un écho au poème "*Le Pont Mirabeau*", se dessinent ici deux univers distincts: l'un extérieur, défini par un agencement géographique...

Les lieux visités par le poète, qu'ils soient urbains ou campagnards, forment un premier espace; l'intérieur de celui-ci réside dans les pensées du protagoniste, un enchevêtrement de souvenirs, un territoire mental; enfin, un troisième espace émerge de l'entrelacement des deux premiers. Cette trajectoire empruntée se présente comme une sorte de quête intérieure, où le protagoniste explore les méandres de son être.

Les six premières strophes de "*Zone*" débutent avec la tour Eiffel comme point de départ de l'errance. Le personnage principal s'écrie : « Ô tour Eiffel, bergère, ce matin le troupeau des ponts bêle ». Ce vers joue avec l'image de la modernité représentée par la tour Eiffel et l'univers pastoral. La tour est ainsi comparée à une « bergère » veillant sur le « troupeau des ponts ». Cependant, cette association peut être interprétée comme une ironie subtile, un jeu de mots, car la tour se dresse en réalité sur la berge de la Seine (berge / bergère). Dans son cheminement, le personnage fusionne l'ancien et le nouveau pour leur insuffler une identité singulière. Cette démarche vise avant tout à mettre en lumière la Tour comme l'incarnation du contemporain, du monde en constante évolution. Elle incarne une vision de l'esprit moderne, née de l'essor industriel du début du XXe siècle. Il semble que la modernité repose sur l'idée d'éternité, reléguant l'éphémère au second plan. Ainsi, la modernité se définit par une "permanence et une identité de soi", où l'éternel demeure toujours d'actualité.

Dans les lignes qui suivent " Et toi que les fenêtres observent la honte te retient/D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin ", le personnage ressent de la honte à l'idée de pénétrer dans un lieu de culte. Pourtant, ce n'est pas la spiritualité qu'il recherche ce matin, mais la poésie. Celle-ci devient son propre mythe, l'écoutant et exprimant sa confession à travers les vers du poème.

Effectivement, la ville de Paris se révèle sous deux visages captivants. D'un côté, elle incarne la capitale influente de la mode et de la culture, où l'observateur est témoin des évolutions : les avancées technologiques (« la grâce de cette rue industrielle »), les changements de comportement (« [...] la honte te retient / D'entrer dans une église et de t'y confesser »), le contraste entre le moderne et l'ancien (« Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin »). D'un autre côté, Paris se présente comme le lieu de cohabitation entre le passé et le présent. Cette fusion de deux traditions au sein de l'espace urbain donne naissance à la poésie.

Dans ce poème empreint de nostalgie, le héros évoque avec tendresse les décors de son enfance. Il se remémore une "rue juvénile" où se mêlent les étoffes de son enfance et sa foi profonde envers le catholicisme. C'est là qu'il arpente le chemin de l'école, croisant son camarade d'antan, le mystérieux "René Dalize".

Pour dépeindre avec justesse la rue qu'il fréquente, il choisit de placer l'adjectif avant le nom "rue": « J'ai vu ce matin une jolie rue [...] »; « Voilà la jeune rue [...] ». La rue charmante désigne l'actuelle, nichée à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes, tandis que la rue « pleine de jeunesse » symbolise la jeunesse du protagoniste (d'où son jeune aspect). L'extérieur se mêle à l'intériorité au point que le passé se vit comme un présent immédiat : « Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant / Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc ».

Quand le personnage évoque la peine d'amour qu'il a ressentie, il admet la douleur amoureuse qui le tourmente et façonne son être. En déambulant dans les rues de Paris, il suscite la blessure et la souffrance en se noyant dans la solitude; il est épuisé par sa douleur: « Tu déambules dans les rues de Paris, solitaire au milieu de la foule ».

Paris ne se laisse pas facilement apprivoiser par la beauté. En déambulant dans les rues parisiennes, on pourrait presque entendre la ville proclamer le déclin de la beauté, avec ses femmes ensanglantées. Ces femmes, aux regards d'une froideur inhumaine, pourraient bien évoquer celles dont la cruauté persistante inflige blessures et honte, symbolisées par la teinte écarlate:

*« Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont
ensanglantées
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au
déclin de la beauté »¹*

Dans les deux vers qui suivent dans le poème "Zone", le personnage principal réalise, en atteignant Auteuil, que l'aube approche et que la cité s'éveille à nouveau : « Tu es seul le matin va venir/Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues ».

Le poème "Zone" se déploie au gré des déambulations à travers les rues de Paris, d'un aube à l'autre. Le personnage déambule dans la cité, scrutant chaque détail environnant, tout en méditant sur son existence, revisitant les méandres du passé.

Le terme "zone" peut revêtir différentes significations, oscillant entre une étendue géographique et un domaine spécifique. Ainsi, il peut évoquer la cité elle-même; cependant, il incarne également une dimension floue, dépourvue de limites temporelles claires. Dans cet espace singulier, le moment présent, le passé et un avenir potentiel se superposent harmonieusement. L'esprit du protagoniste devient alors une sorte de "zone" où les souvenirs se dispersent aléatoirement.

¹ Alcools, « Zone », pp. 7-15, p. 7.

Selon Michel Décaudin, le terme "Zone" tire son origine du grec et évoque non pas simplement une ceinture, mais plutôt une entité qui s'enveloppe sur elle-même.

Cette idée souligne la boucle temporelle du poème, ancrée dans une journée complète. Elle débute au lever du jour avec les mots : « Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin » ; pour finir au petit matin suivant avec : « Tu es seul (et) le matin va venir ».

Imaginons un amour déçu, un poète en pleurs à Paris, évoquant la femme aimée croisée sur le pont Mirabeau. Il nous reste à tracer notre chemin vers d'autres cités, telles que le suggère Apollinaire dans "*Alcools*", où leur essence se fond harmonieusement avec le décor urbain.

• **Londres, ville brumeuse**

En ce mois d'août 1901, le poète endosse le rôle de professeur de français auprès de la vicomtesse de Milhau, en Allemagne. C'est là qu'il croise le chemin d'une gouvernante anglaise et demoiselle de compagnie au sein de la famille Milhau, prénommée Annie Playden. Une complicité naît entre eux, captivant le cœur de Guillaume Apollinaire qui se laisse emporter par ses sentiments. Deux ans plus tard, en novembre 1903, il met le cap sur Londres, animé par le souvenir persistant d'Annie. Malgré ses tentatives pour conquérir le cœur de la jeune femme, les Playden s'opposent fermement à leur union et Annie, elle-même, refuse de s'enfuir à ses côtés.

En ce beau mois de mai 1904, Apollinaire décide de se lancer une nouvelle fois dans la conquête de l'Anglaise. Il met le cap sur Londres pour la seconde fois, bien déterminé à faire sa demande en mariage. Cependant, Annie, pleine d'espoir de trouver sa propre voie, assoiffée de métamorphoses intérieures et rêvant de retrouver la sérénité et la félicité, repousse avec délicatesse les avances de l'amoureux transi, refusant ainsi l'union sacrée. Pour se libérer de son prétendant, Annie invente l'existence d'un fiancé américain qui l'attend et s'en va peu de temps après pour les États-Unis. Ainsi, l'angoisse provoquée par ce second départ nécessitait un geste symbolique plus désespéré, plus pathétique encore.

Sous l'empreinte du souvenir d'Annie, les poèmes majeurs, écrits entre 1903 et 1905, évoquant Annie sont « *La Chanson du Mal-Aimé* », « *L'Émigrant de Landor Road* », « *Annie* » et « *Un soir* ». Parmi eux, "*La Chanson du Mal-Aimé*" dépeint de manière frappante la ville de Londres, froide et enveloppée de brume. Ce poème explore le thème de l'amour malheureux qui devient la source d'inspiration pour façonner le personnage central du recueil : le mal-aimé. Annie est également présente en tant que figure, une muse insaisissable qui rejette toujours les avances amoureuses.

Le poème intitulé « *La Chanson du Mal-Aimé* » constitue le troisième poème de l'ouvrage *Alcools* et se distingue par sa longueur imposante de cinquante-neuf strophes. Entamé en 1903, ce poème n'a vu son achèvement qu'en 1905. C'est à cette période que, selon l'analyse de Michel Décaudin, le poète admet la perte irrémédiable de la femme et de l'amour, scellant ainsi la conclusion de son œuvre amorcée en 1903.

Ce poème voit le jour dans les pages prestigieuses de la revue littéraire *Mercure de France* de mai 1909, sous l'égide de Paul Léautaud, secrétaire de cette publication depuis 1908. Sa forme définitive apparaît plus tard dans le recueil *Alcools*, enrichie d'une dédicace touchante à l'égard de Paul Léautaud et d'une épigraphe évocatrice.

Ce poème captivant met en lumière deux éléments intrigants : la « *Chanson* » et le « *Mal-Aimé* ». Il explore le domaine des sentiments, étroitement lié à l'amour. Apollinaire y revisite un épisode marquant de son existence, celui où la belle anglaise, Annie Playden, rejette obstinément ses avances, refusant même de s'enfuir à ses côtés.

Dès lors, le protagoniste se lance dans une quête à travers les rues de Londres, cherchant inlassablement celle qui s'est évanouie de sa vie. Cependant, il finit par réaliser l'illusion de l'amour et la perte de la femme qu'il ne croisera plus jamais.

Londres se présente avec son austérité glaciale, cette ville où réside Annie, la jeune femme tant chérie qu'il est venu supplier en mariage. Dès les premiers vers de "La Chanson du Mal Aimé", c'est à travers les rues londoniennes que le poète déambule.

C'est là qu'il croise par hasard un voyou à la ressemblance troublante avec son amour perdu, ravivant en lui les souvenirs de celle qui l'avait abandonné.

L'histoire commence par un "soir de demi-brume" enveloppant les rues de Londres d'une atmosphère mystérieuse. C'est dans cette obscurité que surgit un voyou sans cœur, croisant le regard du protagoniste avec mépris, révélant ainsi les sentiments du personnage principal:

« *Un soir de demi-brume à Londres*

Un voyou qui ressemblait à

Mon amour vint à ma rencontre

Et le regard qu'il me jeta

Me fit baisser les yeux de honte »¹

Lorsqu'ils se croisent, le "voyou" lui lance un regard, plongeant le protagoniste dans un abîme de gêne, le forçant à baisser les yeux, empreint de honte. Malgré son trouble, il décide de suivre ce mystérieux "voyou" à travers les rues de Londres, la trame de l'histoire se tissant au fil de leur déambulation. Dans un premier temps, c'est le protagoniste qui se lance à la poursuite du voyou. Par la suite, il laisse son esprit voguer dans un délire quasi hallucinatoire. Cette dérive tisse un lien entre les souvenirs de son amour disparu et la douleur lancinante du moment présent:

« *Je suivis ce mauvais garçon*

Qui sifflotait mains dans les poches

Nous semblions entre les maisons

Onde ouverte de la Mer Rouge

Lui les Hébreux moi Pharaon »²

¹ Alcools, « *La Chanson du Mal-Aime* », p. 18.

² *Ibid.*

Cette illustration illustre la distance qui les sépare, symbolisée par la "Mer Rouge": le chef en tant que Pharaon et le rebelle en tant que Hébreu. Tel un voyou en cavale, le protagoniste le pourchasse sans relâche. La distance qui les sépare symbolise les souvenirs douloureux d'un amour avorté.

Il est crucial de noter que le protagoniste, plongé dans un état brumeux, est perturbé par une illusion trompeuse; il se retrouve dans une confusion entre le masculin et le féminin. Il confond un "voyou" avec son "amour". En d'autres termes, l'image du "mauvais garçon" évoque à la fois l'amour et la femme aimée. Cela met en lumière pleinement l'influence de la confusion sur ses pensées.

Le protagoniste se trouve perturbé par le paysage londonien qui s'étale devant lui. Les rues se transforment en un brasier ardent, évoquant un amour perdu, et la couleur intense qui en émane semble consumer tout sur son passage. C'est comme si les façades des bâtiments projetaient une chaleur si intense qu'elle parvient à percer l'épais brouillard, le teintant d'une teinte sanguine. Cette nuance de rouge semble refléter la honte ressentie face à la confusion entre le jeune homme et son amour:

*« Au tournant d'une rue brûlant
De tous les feux de ses façades
Plaies du brouillard sanguinolent
Où se lamentaient les façades
Une femme lui ressemblant »¹*

Alors qu'il déambulait dans les rues, le rejeté aperçoit soudain une femme titubant hors d'une taverne, arborant une ressemblance frappante avec son amour perdu. Son regard impitoyable et glacial le pousse à réaliser, lors de leur rencontre inattendue, la tromperie inhérente à l'amour:

¹ Alcools, « La Chanson du Mal-Aime », p. 19.

« *C'était son regard d'inhumaine
La cicatrice à son cou nu
Sortit saoule d'une taverne
Au moment où je reconnus
La fausseté de l'amour même* »¹

L'amour, tel un tourbillon sombre, se révèle à travers le voyou et la femme éméchée, semant des souvenirs amers. L'échec sentimental entraîne le protagoniste dans une déambulation perturbée et erratique dans les rues de Londres. C'est en poursuivant l'ombre du mauvais garçon "voyou" qu'il fait l'amère découverte de la désillusion amoureuse, avant que la femme ivre ne lui révèle la supercherie des sentiments. Cet amour infidèle le plonge dans un abîme de tristesse indicible.

Lorsqu'il a abandonné tout espoir de voir cet amour renaître, la femme qu'il chérissait autrefois comme un "beau navire" avait suffisamment erré.

Ce magnifique vaisseau navigue entre les eaux du tangible et de l'imaginaire, conscient de la distance qui le sépare désormais de la femme. Il réalise qu'elle est perdue pour lui, qu'il ne la retrouvera jamais. Le personnage exprime cette idée d'un amour trompeur en ces mots:

« *Adieu faux amour confondu
Avec la femme qui s'éloigne
Avec celle que j'ai perdue
L'année dernière en Allemagne
Et que je ne reverrai plus* »²

Le poète réalise alors que l'espoir est vain. En disant "Adieu faux amour", il exprime sa désolidarisation de la tumultueuse cité de Londres.

¹ Alcools, « *La Chanson du Mal-Aime* », p. 19.

² *Ibid.*

Dans La Chanson du Mal-Aimé, la déambulation à travers les rues sert de toile de fond à la douleur lancinante de la séparation amoureuse, où la quête désespérée de retrouver l'être aimé semble vouée à l'échec. L'amour égaré se perd dans les méandres d'une cité indifférente et glaciale, tandis que le protagoniste épuise ses forces à errer sans relâche.

Le souvenir de son amour ne quitte jamais Guillaume, dansant au rythme de ses émotions. Il le chérit tel un trésor précieux, le hissant au rang de divinité:

« *J'adore de belles idoles
Les souvenirs lui ressemblant* »¹

Les souvenirs qui lui reviennent font de Londres un lieu qui ne lui offre ni chaleur ni réconfort. Cette métropole se présente comme un endroit oppressant, une sorte d'enfermement négatif lié à la solitude et à la captivité. Pour le personnage principal, c'est un sentiment d'aliénation qui prédomine. C'est cette perception de l'étrangeté et de la dérive qui décortique la tristesse suscitée par les divers endroits de ce décor citadin.

Le poète, en proie à sa solitude, en est venu à voir son ombre comme sa fidèle compagne, tandis que la ville de Londres se déploie comme un territoire de l'immensité et de la fugacité.

La conclusion de "La Chanson du Mal-Aimé" ramène le protagoniste à la dure réalité de Paris, avec ses rues animées, sa routine quotidienne, et les divers bruits qui l'entourent. Ces sons semblent se mêler aux sanglots du mal-aimé, à tel point qu'il les perçoit à peine.

Le souvenir de son amour habite l'esprit de Guillaume tel un invité capricieux, se manifestant selon ses humeurs. Il le chérit comme une divinité: "Je voue un culte aux idoles sublimes".

¹ Alcools, « La Chanson du Mal-Aime », p.23.

Lorsque l'on se perd dans les méandres de la ville, on ressent une étrange sensation d'inachèvement et de tristesse qui s'intensifie à mesure que l'on découvre ses recoins.

En fait, le poème intitulé « *L'Émigrant de Landor Road* » puise son inspiration dans le départ d'Annie vers l'Amérique, suite au rejet de la proposition de mariage d'Apollinaire. « Landor Road » désignait tout simplement l'endroit où habitait Annie Playden à Londres. Annie, telle une migrante fuyant son amour, se met en route. Le poète, quant à lui, endosse le costume de l'expatrié pour revivre ce moment de séparation déchirant. Son but : amener à la lumière la fin d'une histoire d'amour, la rendre palpable dans nos esprits.

• **Amsterdam, ville fleurissante**

En ce mois d'août 1905, Apollinaire, après avoir vécu une mésaventure amoureuse avec Annie Playden, décide de s'offrir une escapade éclair à Amsterdam, aux Pays-Bas. Les souvenirs de ce voyage imprégneront le poème "*Rosemonde*" ainsi que quelques vers de "*Zone*".

Apollinaire navigue entre les eaux tumultueuses de la douleur amoureuse laissée par Annie Playden et la découverte imminente d'un nouvel amour en la personne de Marie Laurencin, qui illuminera son inspiration. C'est dans cet entre-deux, où les émotions semblent en sommeil, qu'il se consacre à la figure envoûtante de Rosemonde à travers ses vers poétiques.

Dans ce poème intitulé "*Rosemonde*", le poète nous plonge dans une quête passionnée d'une femme mystérieuse croisée par hasard. Le protagoniste de ce récit envoûtant croise le regard d'une inconnue dans les rues animées d'Amsterdam. Fasciné, il se met à la suivre en secret, tel un ombre silencieuse, jusqu'à ce qu'elle pénètre dans une demeure. Pendant des heures, il demeure immobile, telle une statue, au pied des marches de cette maison qui a englouti la belle inconnue:

« *Longtemps au pied du perron de
La maison où entra la dame
Que j'avais suivie pendant deux
Bonnes heures à Amsterdam
Mes doigts jetèrent des baisers* »¹

Il est fascinant de noter que le poème débute par la conclusion de l'histoire. Dans un premier temps, le personnage principal suit la femme pendant "deux / Belles heures à Amsterdam", soulignant ainsi son désir d'immortaliser ce moment fugace de poursuite. Ensuite, il ne précise pas la durée pendant laquelle il reste "au pied du perron de / La demeure où la dame est entrée". Cependant, l'emploi de l'adverbe "Longtemps" suggère également une période prolongée.

Dans ce premier couplet, le dernier mot du premier vers, "de", crée un lien avec le suivant : « *Longtemps au pied du perron de / La maison où entra la dame* ». Cette préposition semble jouer avec l'idée de l'espace où évolue le protagoniste, marquant la frontière entre deux mondes distincts : l'un à l'extérieur, où il se tient, et l'autre à l'intérieur, qui lui est interdit (« *où elle entra* »). Ainsi, une certaine distance, symbolisant la séparation entre l'homme et la femme, se dessine.

À la clôture de cette première strophe, le dernier vers illumine l'ultime geste du protagoniste au moment où la femme s'éclipse : « *Mes doigts lancèrent des baisers* ».

Le poète lance des appels aux divers endroits emblématiques d'Amsterdam, comme le canal, le quai animé par une foule pressée. Pourtant, ces lieux ne font que refléter la profonde solitude du protagoniste, alors que tout semble soudain se vider de sa présence, devenant un "désert" autour de lui:

« *Mais le canal était désert*

¹ Alcools, « *Rosemonde* », p. 104.

*Le quai aussi et nul ne vit
Comment mes baisers retrouvèrent
Celle à qui j'ai donné ma vie
Un jour pendant plus de deux heures »¹*

Pendant une éternité qui semblait s'étirer sur plus de deux heures, le protagoniste ne vécut que pour cette poursuite. C'est alors qu'il décida d'attribuer à la femme inconnue qui hantait ses pensées le doux nom de Rosemonde.

Les rues d'Amsterdam se dévoilent tel un tableau londonien, offrant au poète en quête d'un amour authentique une aventure parallèle à celle vécue par Annie Playden.

- **Le paysage rural**

En second lieu, nous suggérons d'explorer un autre décor à peine effleuré par Apollinaire : le paysage rural où le poète se remémore des lieux empreints de joie ou de tristesse, évoquant la femme aimée qui l'a abandonné. Le souvenir du poète apparaît tel un éclat de bonheur fugace, brillant un instant pour s'éteindre aussitôt.

Le passage d'Apollinaire en Allemagne, entre 1901 et 1902, en tant que précepteur d'une jeune fille fortunée, a été une véritable source d'inspiration et de création poétique. En effet, non seulement le poète s'est épris d'Annie Playden, mais des quiproquos ont conduit cette dernière à rejeter ses avances. Parallèlement, il a été enchanté par les paysages pittoresques de la région de la Rhénanie.

Alcools nous emmène en voyage à travers une mosaïque de décors qui se déploient autour du majestueux Rhin.

¹ *Alcools*, « *Rosemonde* », p. 104.

Les poèmes datant de 1901 et 1902, ancrés dans l'univers rhénan, célèbrent avec passion l'ambiance envoûtante de cette région. Parmi eux, on peut citer des titres évocateurs tels que « *Mai* », « *La Loreley* », « *Rhénane d'automne* », ou encore « *Les sapins* », qui ponctuent ce recueil de leur présence. Ces œuvres, certaines en ouverture, d'autres en conclusion d'Alcools, tissent ensemble le fil conducteur du Rhin, mettant en lumière ses paysages grandioses, son atmosphère envoûtante et ses personnages hauts en couleur. Dans un tableau où se mêlent « *Les cloches* » et « *Schinderhannes* », on découvre des figures marginales telles que les tziganes et les bandits, ajoutant une touche de mystère et d'exotisme à cet univers poétique. Cependant, c'est la nature qui règne en maître dans les poèmes "*Mai*" et "*Les Sapins*", se concentrant sur un seul endroit : les rives du Rhin. Ainsi, nous optons pour l'analyse de ces deux poèmes afin de dépeindre le paysage champêtre. Ils offrent l'opportunité d'explorer le thème du paysage rhénan et de son influence sur le protagoniste tourmenté par le chagrin amoureux.

Le poème "*Mai*", écrit en mai 1902, se distingue par sa structure en quatre strophes de vers alexandrins aux rimes embrassées. Les trois premières strophes comportent quatre vers chacune, tandis que la troisième en compte cinq. Ce poème, d'une grande dimension autobiographique, dépeint une excursion en barque sur le Rhin, révélant les souvenirs douloureux du protagoniste. Les femmes évoquées au bord du fleuve pourraient bien faire référence à Annie Playden, l'objet de son amour. Évoquant un amour révolu, ce poème empreint de la fraîcheur du printemps exprime la mélancolie de l'absence et l'implacable passage du temps. Le Rhin se présente au poète comme un torrent d'images prêtes à jaillir.

Le titre évocateur de ce poème nous transporte instantanément sur les rives du majestueux Rhin, accompagnant ainsi le poète dans sa navigation le long du fleuve. Comment, cependant, parvient-il à traduire sa douleur amoureuse à travers les images

qui défilent sous ses yeux depuis son embarcation ? Les deux premières strophes magnifient la lamentation de cet amour désormais évanoui. Nous plongerons dans la troisième strophe pour contempler un tableau à la fois saisissant et émouvant. Enfin, nous explorerons la mélancolie de l'écoulement du temps dans le dernier quatrain.

Dans cette œuvre poétique, la nature et les souvenirs s'entremêlent si étroitement que les pétales qui chutent et se fanent évoquent les membres du corps.

Dans les premiers vers, le personnage principal, voguant sur le Rhin, contemple les éléments naturels qui l'entourent : le fleuve, les montagnes, les saules. Cette balade printanière est baignée dans une atmosphère de beauté et de gaieté propres à cette saison. La barque avance, s'éloignant progressivement du paysage qui s'évanouit à l'horizon, créant ainsi une distance naturelle entre eux. Les femmes observent depuis les sommets, dominant la scène, pendant que le protagoniste, lui, navigue en contrebas dans sa barque. Malgré l'abîme qui les sépare, il les distingue et les trouve "admirables". Cependant, ce tableau fugace prend fin rapidement, car "la barque s'éloigne".

Cet amour évanoui se dessine clairement dans les vers deux et trois, avec le verbe à l'imparfait "Des dames regardaient du haut de la montagne/Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne", et même la rime souligne que la montagne où se tiennent ces dames s'éloigne inexorablement.

Dans ces vers précédents, le poète peint le décor naturel dans lequel le poème prend vie. On peut facilement imaginer que la femme aimée est la source des pleurs des "saules riverains".

Par ailleurs, dans la seconde strophe, le personnage principal observe de loin les vergers en fleurs qui semblent se figer derrière lui. Cette vision pourrait refléter son souhait de figer le présent. La beauté des vergers en fleurs se mêle à l'image de la femme : les

pétales tombés des cerisiers et fanés font écho à ses ongles et à ses paupières:

« *Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
Les pétales tombés des cerisiers de mai
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée
Les pétales flétris sont comme ses paupières* »¹

Une subtile allusion aux dames surplombant les vergers fleuris se dévoile dans ce premier vers. Cependant, ces vergers demeurent figés et inertes, comme s'ils refusaient obstinément de progresser dans le domaine de l'amour.

La splendeur féminine se mire dans la métaphore de la fleur : les pétales fanés, tels les paupières de la bien-aimée, évoquent un souvenir qui s'effrite inexorablement. Les tableaux des paysages sont éphémères, fuyants. Rien ne perdure. Tout se métamorphose sans cesse.

Les vers deux et trois, "Les pétales tombés des cerisiers de mai/Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée", dépeignent la figure de la bien-aimée. En évoquant "celle que j'ai tant aimée", le poète fait référence à Annie Playden, qu'il a perdue. Les pétales comparés aux "ongles" de cette femme évoquent à la fois la dureté et la pointe de ses ongles, ainsi que la douleur du poète face au rejet de son amour.

Même la muse adorée est parfois assimilée à l'un de ces pétales « échus » ou « fanés », un compliment singulier qui révèle peut-être la volonté de s'en affranchir en soulignant la décrépitude de ses paupières. Les adverbes renforcés « si » et « tant » soulignent avec force la dimension lyrique d'un poète éploré, évoquant ainsi la profondeur des regrets qui imprègnent ce poème.

¹ *Alcools*, « *Mai* », p. 113.

Dans un décor différent, le personnage principal contemple le défilé d'une troupe de nomades traversant leur route avec leurs possessions : « Un ours, un singe, un chien », « une caravane tirée par un âne ». Alors qu'ils disparaissent du paysage rhénan, le protagoniste perçoit le son lointain d'une flûte et décide de s'éloigner également de ce lieu.

En déambulant paisiblement le long des rives du fleuve, Des tziganes guidaient un ours, un singe et un chien dans une étrange parade. Ils suivaient le doux balancement d'une roulotte tirée par un âne. Pendant que se perdait au cœur des vignobles du Rhin, Au loin, un fifre joue l'air d'un régiment.

Au commencement de ce quintil, se déploie une scène pittoresque le long du chemin du Rhin : «Un ours et un chien escortés par des tziganes». L'adverbe «à pas mesurés» évoque la lenteur, préfigurant le rythme de la barque et soulignant une atmosphère mélancolique. Quant à la «*roue traînée*», elle suggère que l'âne peine à la déplacer. L'emploi du terme «lointain» crée une impression de solitude pour le poète, empreinte de silence.

En d'autres termes, la troisième strophe continue le mouvement d'éloignement amorcé par la barque qui avait déjà entamé son voyage vers l'horizon. Cette partie du poème respire le départ, la transition et la fluidité. Les termes choisis pour décrire cette fuite sont évocateurs : les tziganes cheminent, s'éloignent des vignes du Rhin, et le son du fifre s'éloigne dans la distance. Tout s'écoule et se dissipe, tel un amour qui s'effiloche. Cette romance perdue se mêle à l'image des tziganes qui s'en vont vers d'autres horizons, accompagnés de leurs fidèles compagnons à quatre pattes. Les tziganes, symboles de liberté et d'errance, évoquent l'image du voyageur insaisissable, du nomade épris de liberté. Leur présence en marge de la société, divertissant les foules avec leur cortège animalier (ours, singe, chien), souligne leur statut d'étrangers perpétuels, condamnés à l'exil.

Dans cette strophe, le poète s'efface complètement pour laisser place aux tziganes, effaçant ainsi sa propre présence. Leur passage, semblable à celui du protagoniste, devient une scène d'absence pour le poète-narrateur.

En mai, mois de la renaissance et de l'éveil printanier, loin de raviver les flammes de l'amour, se contente de panser les blessures en ornant les vestiges de cet amour révolu. Les éléments de la nature en perpétuel mouvement se mêlent symboliquement à la quatrième strophe:

*« Le mai le joli mai a paré les ruines
De lierre de vigne vierge et de rosiers
Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes »¹*

Le personnage principal évoque comment le mois de mai métamorphose la nature, alors que le mai « habille les vestiges / De lierre, de vigne vierge et de rosiers ». Ainsi, la magie du « joli mai » se répand le long du Rhin, transformant progressivement le paysage.

Le début de ce quatrain plonge dans les détails intimes de la nature environnante. Celle-ci se mêle à la solitude qui imprègne le paysage, tandis que la scène figée s'efface sous l'impulsion du vent: il agite "les osiers, les roseaux bavards et les fleurs dénudées des vignes".

Les vestiges embellis par le printemps naissant semblent être comme une représentation symbolique des souvenirs amoureux douloureux. En évoquant à la fois "Les ruines" et "la vigne vierge", le poète fait référence aux châteaux qui bordent le Rhin. Les deux derniers vers suggèrent que le vent du Rhin emporte avec lui les derniers vestiges des sentiments passés. Ce vent, avec sa mélodie évocatrice, pourrait alors symboliser le souffle de renouveau qui inspire la poésie. Le poète exprime sa douleur existentielle à travers sa propre peine de cœur brisé, qu'il doit maintenant laisser derrière lui. C'est à cet endroit précis que le poète amoureux disparaît.

¹ *Alcools*, « Mai », p.114.

Conclusion:

Il apparaît clairement que les décors urbains et ruraux exercent une fascination tout en étant des territoires empreints de peurs et d'incertitudes. À travers son œuvre *Alcools*, Apollinaire révèle les aspects contraires à l'idéal des individus présents dans ces deux environnements, engendrant ainsi méfiance et désillusion.

Lorsque ce poète contemple le paysage, il le voit tel un amour perdu, conférant à cet endroit une atmosphère de solitude et de désillusion. Apollinaire le dépeint fréquemment comme un décor peu chaleureux, loin de reconforter l'âme humaine.

Ce paysage se présente tel un théâtre où se joue la rencontre entre le poète et son environnement, une scène visible où résonne l'écho d'un être parlant, éveillant en lui une myriade de désillusions face à un amour désormais éteint. Chez Apollinaire, il semble que les paysages urbains et ruraux aient pour rôle de troubler l'homme, plutôt que de le rassurer ou de le reconforter.

Bibliographie

Les ouvrages consacrés à Apollinaire et son recueil *Alcools* sont extrêmement nombreux. Nous ne retenons ici que les textes qui ont étayé notre réflexion.

I. Corpus:

* Apollinaire (Guillaume), *Alcools, Poèmes 1898-1913*, Paris, Gallimard, soixante-huitième édition, 1927.